

Présentation :

Je me prénomme Hervé. J'ai 45 ans. Je vis à Toulouse. Par le passé, j'ai aussi habité Montpellier et Montréal, au Canada. J'écoute Maurice Radio Libre presque tous les soirs depuis presque trois ans. Un jour, vers la fin de l'année 2013, je me suis posé la question de savoir ce que devenait cet animateur de radio charismatique qui sévissait sur Skyrock en 1996 et quand j'ai réalisé que Maurice officiait toujours, je me suis remis à l'écouter. Il y a des soirs où on se marre bien.

J'ai participé au jeu de l'été parce que justement j'ai pris ça comme un jeu. J'aime bien écrire. J'ai participé quelques fois à des concours de nouvelles. Mais là, je suis un peu rouillé. Enfin, ce truc de respecter un canevas et d'improviser dessus, et ce sur plusieurs épisodes, ça m'a bien plu. Je suis très content d'avoir été jusqu'au bout.

**Bonnes vacances et bonne lecture à toutes et à tous**

## J'AI PÉCHÉ GRAVE

En ce début d'été, une chaleur pesante accablait les villageois de Valence-sur-Soire. Les plus chanceux restaient à l'ombre, dans l'intérieur frais des vieilles maisons aux murs épais ou, à la rigueur, en terrasse, à l'abri d'un parasol, buvant des boissons fraîches ou consommant des glaces. Quelques-uns se glissaient dans l'eau froide du fleuve qui coupe le village en deux. Les moins chanceux trimaient sous le soleil, à l'exemple de ce maçon torse-nu à la peau cuivrée qui retapait l'ancienne maison des Lacoste rachetée par un couple de Britanniques.

La soirée point, avec ses promesses de fraîcheur. Dans le ciel encore clair, des martinets virevoltent.

Dans l'église, et plus précisément à l'intérieur du petit confessionnal, il fait une température supportable. Cependant, ce qui pèse sur la conscience de la jeune et jolie Claire Duroy la rend soucieuse de bien autre chose que le climat.

« Et voilà, conclut-elle, d'une voix désolée et plaintive. J'ai péché grave, mon père ! Et je suis maudite ou possédée, c'est pas possible ! Qu'est-ce que je peux faire ?! » Elle tend l'oreille et ne perçoit rien que le silence. « Je comprendrais, mon père, que vous ne me donniez pas l'absolution. Là, c'est grave, ce que j'ai fait. Je sais bien... » L'abbé Mourray, le curé du village qui a accepté quelques minutes plus tôt d'entendre la confession de Claire, ne répond pas.

Claire comprend soudain et se dit à elle-même « Non mais j'y crois pas ! », puis elle le hèle : « Mon père ! MON PÈRE ! ABBÉ MOURRAY !

— Rrrrommm Krrrwew, Nmm... Hein ? Quoi ? Mince !, répond le père Mourray, se réveillant.

— Mon père, vous vous êtes endormi ?! Bah merci, bonjour l'écoute ! Ça fait plaisir d'être soutenue. Ça vous intéresse vachement ce que j'ai à vous dire, à ce que je vois.

— Hem, hum hum, hem... Non heu... Je suis vraiment désolé. Vraiment désolé. C'est la première fois que ça m'arrive, de m'endormir dans le confessionnal. Ne croyez pas que je me désintéresse de vous, ma fille, bien au contraire. Mais là, j'étais exténué. Je ne veux pas me trouver des excuses mais je vous dois la vérité. Quand vous êtes venue me trouver au presbytère pour vous confesser, vous avez vu que j'étais en compagnie d'un jeune homme. C'est mon neveu. Il est fou de randonnée. Malgré la chaleur, il m'a traîné faire une randonnée avec lui qui a duré la journée entière. Ça m'a épuisé. Je suis vraiment désolé. Reprenez depuis le début, je vous écoute attentivement.

— Mouais... Bon. Depuis le début ?

— Depuis le début, ma fille.

— Pfff... Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché grave.

— J'ai péché grave, j'ai grave péché... Claire, enfin ! C'est quoi ces façons de parler de jeunes, là. Quand même, vous êtes éduquée, vous avez eu votre baccalauréat il n'y a pas si longtemps. Faites un effort.

— Pardon, mon père, J'ai péché tout court. Mais c'est un péché très très grave, c'est ça que je voulais dire, mon père. Là, on est dans les péchés capitaux. J'en demande pardon à Dieu, et à vous mon père pénitence et absolution.

— Oui, bon : venez-en au fait.

— Vous vous souvenez, je vous avais déjà dit que j'avais le béguin pour mon prof de maths ?

— Moui, oui. Pascal.

— Et que s'il ne m'avait pas donné des cours particuliers... Enfin, c'est grâce à lui que j'ai eu une bonne note en maths au bac et du coup, comme c'était la seule matière où j'avais des difficultés, j'ai eu mention. J'étais super contente. Quand je l'ai vu, je lui ai carrément sauté au cou. Je l'ai remercié et tout. Il était tout rouge. Là je me suis dit ma cocotte, s'il est ému, y a peut-être moyen. Je lui ai dit qu'on devrait fêter ça au champagne, j'ai bien insisté que j'avais eu le bac grâce à lui. Et il m'a prise au mot, il m'a dit qu'il m'invitait à manger chez lui et qu'il offrait le champagne. Moi, je le bade depuis des mois, j'ai saisi l'opportunité. Vous savez, il n'est pas beaucoup plus vieux que moi.

— Moui, oui.

— Bon, ben, c'était hier soir, le petit repas à deux, chez lui. J'ai dit à mes parents que je faisais une soirée entre filles avec mes copines de lycée. Elles sont du même village que Pascal, ce n'était pas un gros mensonge. J'ai pris mon scooter, le tout neuf offert par papa, et j'ai foncé à Saint-Crin. Quand j'y repense, je n'aurais pas dû y aller. Je m'étais fait super belle. Quand je suis sorti hier soir de mon petit boulot à la boulangerie, je suis rentrée chez

moi, j'ai pris une bonne douche, j'ai mis ma super petite robe à fleurs, un peu courte, qui met bien en valeur ma poitrine et mes jambes. Je suis allé d'un coup de scooter à Saint-Crin. Il m'a reçu avec courtoisie. Il était plutôt bien habillé aussi. Ça m'a encore plus émoustillé. Vous savez, pas un mauvais jean et un T-shirt quoi : un beau pantalon en lin, une liquette choisie avec goût. Comme prévu, on a bu un peu de champagne en apéro. On a devisé. J'ai adoré sa conversation. Puis, on a bien mangé, bien bu. Il avait préparé des aiguillettes de poulet à la normande, avec du riz aux légumes. Le tout accompagné d'un bon vin rouge.

— Moui, oui, bon : venez-en au fait. En quoi avez-vous péché ?

— J'y viens, mon père. C'est pour mettre dans le contexte. Bon, j'ai badé Pascal toute l'année, c'était mon prof de maths et j'étais son élève, donc... Mais là, à un moment, je l'ai regardé intensément et je lui ai dit que j'étais majeure, qu'il n'était plus mon prof, que je n'étais plus son élève, qu'on était deux adultes, quoi, qu'on pouvait faire ce qu'on voulait. Je me suis assise sur ses genoux. Il m'a embrassée, touchée, caressée, c'était génial. On est allés dans sa chambre. On s'est dessapés comme des diables. Il m'a fait des trucs pas possibles avec sa langue au niveau du...

— Moui, oui, bon, vous n'êtes pas obligée de tout dire dans les moindres détails, commenta l'abbé Mourray. Péché de chair. On a compris.

— Attendez. Attendez. Bon... on a fait l'amour comme des bêtes. Il en pouvait plus, je crois, mais je l'ai allongé sur le dos, je me suis mise sur lui et je l'ai chevauché à en plus pouvoir. C'était super bon. Il était essoufflé et il grimaçait mais je lâchais rien. Sauf que, ben... Comment dire....

— Oui, bon, vous avez fait l'amour en dehors des liens du mariage... Vous êtes jeune. C'est humain.

— Non, mais mon père, attendez. Je le chevauchais comme une furie et... Ben... Il est mort !

— Ah !

— Eh oui, c'est surtout ça, mon problème. Alors, bon, je suis pas idiote, j'ai téléphoné aux pompiers, mais j'y connais rien en secours d'urgence, en secourisme. J'ai pas su quoi faire, mon père. J'ai prévenu les pompiers mais je me suis rhabillée et je me suis barrée. Je suis rentrée chez moi et j'ai rien dit à personne. Vous êtes le premier à qui j'en parle.

— Mince. Ah ben là, pour le coup, ce n'est pas de chance. Mais vous n'y êtes pour rien, Claire. Il avait peut-être un problème cardiaque. Vous ne pouviez pas savoir. Vous n'êtes pas responsable de sa mort. Je vous absous, ma fille. Je vous absous. Et vous devriez en parler à un psy.

— Mais là où je veux en venir, mon père, c'est que j'ai un vrai problème avec ça. Je ne l'ai pas confessé mais il y a eu la mort du motard, aussi.

— Le motard ? Quel motard ?

— Ben, un vieux beau qui faisait une étape à l'hôtel à côté de la boulangerie. Il était venu chercher des croissants au beurre et il m'avait regardée comme une gourmandise et m'avait complimentée sur mon physique. Les croissants n'étaient pas prêts. Je lui ai dit que j'allais lui amener ses croissants à l'hôtel dès qu'ils seraient prêts... Je suis montée dans sa chambre et... Vous voulez que je vous raconte ?

— Ahhh, ce motard-là, oui ! Mais... on l'a retrouvé allongé près de sa moto dans un virage non loin du village. Il est mort dans un accident, non ? Dites-donc, il en avait des amis. Vous avez vu toutes les fleurs que les gens viennent mettre sur le bord de cette route, depuis sa mort ? Mais qu'est-ce que vous avez à voir là-dedans ?

— Ben... Je vous raconte ou pas ?

\*\*\*

### (Episode 2)

Ce soir, au Grillon, le seul et unique bar de Valence-sur-Soire, la clientèle commence à affluer.

Une petite sono diffuse une musique rock que les voix des clients peinent à couvrir. Des groupes se forment, choisissant la table idoine en fonction de leur nombre. Le patron adresse un sourire à chaque nouvel arrivant et lève la main pour dire bonjour. Il jette de temps en temps un regard suspicieux à Renaud et Gilles, deux ivrognes au ton habituellement acariâtre qui s'accrochent au bar comme des tiques. Pour l'instant, ils ne parlent pas trop fort. L'un des deux ricane souvent, d'un rire gras. Le patron s'adresse au jeune barman : « Martial, tu t'occuperas des deux touristes en premier et après du groupe des habitués qui attend monsieur Demogeot. Je m'occupe des Anglais, ok ?

— Ok, patron. »

Le patron se dirige vers un couple d'Anglais, d'un air bonhomme. Il s'enquiert de ce qu'ils veulent boire, les sert, puis converse un peu avec eux.

Deux hommes entrent et apostrophent le barman : « Martial ! Martiaal le bestial ! Martial, le petit Chabal ! »

Fervents supporters, ils vont vers lui, et lui serrent la main, chaleureusement. Ils demandent : « Tu as un match, ce dimanche ?

— Oui, à Granville, contre Nantuech.

— Attention, à Nantuech, ils ont de sacrés gaillards. Sinon, le dernier match était excellent. Tes deux essais, c'était une belle performance. Tu peux être fier de toi !

— Oh, fier, non : je suis content de moi, juste. Fier, ça serait me la jouer. Je me sens pas au-dessus de la mêlée.

— Ouh, on tient un futur sage, là ! »

Le patron intervient : « Oh, le futur sage, te laisse pas déborder, là, va prendre les commandes de la grand table. Qu'est-ce que je vous sers, messieurs ? »

— Deux demis, s'il te plaît.

— Ok. Deux demis. »

Claire vient d'entrer dans le bar, un peu maussade.

Martial va à sa rencontre, lui fait la bise et lui dit : « Salut Claire-obscur. Quelle pêche ! Quel enthousiasme ! »

— Pfff. Tu me saoules, des fois, avec ton ironie. » Puis, à voix basse, elle ajoute « J'ai failli faire une grosse connerie, j'ai failli tout dire au curé concernant le motard ».

Martial répond : « Chuuut ! On parle plus de ça. Bon, excuse, je vais m'occuper des clients, je sens le regard du patron sur mon dos. »

Claire prend son Smartphone et téléphone à sa mère. Elle entend sonner son portable derrière elle. Elle se retourne. Sa mère arrive, souriante, un gâteau d'anniversaire fait maison dans les mains. Elle demande : « Et papa, il est où ? »

— Il est juste deux pas derrière. Il discute bois de coffrage avec Patrick. T'as pas mangé avec nous, t'étais où ?

— J'ai mangé un sandwich à la boulangerie. Papa a bu, avant de venir ?

— Oui, il a bu un peu...

— Et là, bien sûr, il va boire bière sur bière.

— Claire, on en a déjà discuté : ton père n'est pas alcoolique. Ecoute, c'est le week-end, il a terminé son boulot, il a le droit de se lâcher un peu, non ? Oh, là là. Ne fais pas la gueule, comme ça. C'est l'anniversaire de monsieur Demogeot. Je vais poser le gâteau. Je me rapproche de la table.

A la grande table, le maire, la postière, le patron de l'hôtel des Deux Coqs et leur famille commencent à siroter les boissons que Martial s'est enfin décidé à leur servir. Leurs conversations hautes en couleur emplissent le bar d'une cacophonie joyeuse. Ils sont rejoints par Claire et sa mère.

Hubert Duroy et son ami Patrick Domergue, le laborieux maçon du village, entrent et s'annoncent bruyamment : « Salut, la compagnie ! Et alors, monsieur Demogeot, il est pas encore là ? »

Ils s'accourent au bar et commandent des bières. Le patron lance à Martial : « Dis-donc, les touristes, heureusement que je suis allé les servir, hein ? Si j'avais attendu après toi, ils se cassaient dégoutés. Fais pas attendre les clients, comme ça. Combien de fois je te l'ai dit. »

Hubert Duroy intervient : « Mais c'est le week-end. Les gens ont le temps ! Tu t'en fous ! Allez, fais péter les bières ! »

Claire, qui a observé son père depuis son entrée, s'indigne en son for intérieur de sa familiarité.

L'animation semble battre son plein dans le bar. Un nouveau venu franchit le seuil. La grande tablée s'anime à l'excès. Voilà monsieur Demogeot !

Tous se lèvent et entonnent : « Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaiire, joyeux anniiiversaire ! WHOUIHHH !!! »

Monsieur Demogeot rejoint la compagnie, leur adressant un sourire mesuré, restant sur la réserve. Il sait qu'avant la fin de la soirée, le maire va encore essayer de lui retourner la tête pour l'enjoindre à retarder le moment de partir à la retraite. C'est le médecin du village et tous s'efforcent de lui faire sentir à quel point il est indispensable.

Quelques minutes, plus tard, au milieu du brouhaha, le maire se fend d'un petit discours à l'intention de monsieur Demogeot, disant en substance que ce dernier est un pilier de la communauté.

C'est alors que l'un des saouards au bar intervient d'une voix aigre et forte : « Rhaaah ! On s'entend plus gueuler, là-dedans ! Ahhh, on m'fête pas mon anniversaire, à moi, hein ? Ah, j'suis pas un pilier de la communauté, moi !

— Oh, mais ta gueule, Renaud, lui répond Hubert Duroy, tout près de lui.

— Eh, je la fermerai si j'veux ! C'est pas toi qui vas me la faire fermer !

Claire s'interpose entre son père et Renaud car elle a cru percevoir à son regard qu'il allait peut-être en venir aux mains. Tout le monde a senti la tension monter.

— Mais Renaud – lui rétorque le patron du bar soucieux de calmer le jeu – t'es bien content de pouvoir consulter Monsieur Demogeot quand t'as un petit bobo. Pourquoi t'es mauvais, comme ça ?

— J'suis jamais malade, répond Renaud. » Et il ricane.

L'intervention de Renaud a un peu plombé l'ambiance. On parle ça et là de rentrer chez soi. Les Ducroudray sont les premiers à partir, emportant des bouts de gâteau sur des assiettes en carton. Ils prétextent la fatigue. Le maire s'en va bientôt aussi, d'un pas mesuré, jetant un regard mauvais à Renaud. Tous suivent bientôt leur exemple.

La famille Duroy rentre chez elle à son tour. Tout en marchant, Claire observe son père. Elle se risque à lui demander : « Tu l'aurais pas frappé, quand même ? » Son père la regarde, interloqué. Il tarde à répondre : « Mais non Claire. Je ne l'aurais pas frappé. Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ?! » Ils cheminent vers chez eux en silence. Ils arrivent à leur jolie petite maison à la façade de vieilles pierres apparentes. Hubert ouvre la porte, s'efface pour laisser

entre sa fille et sa femme et dit : « Allez : douche, brossage de dents et au lit ! » Et il referme la porte.

\*\*\*

(Episode 3)

Au réveil, Claire se souvient d'avoir fait un rêve oppressant où elle se voyait en tête à tête avec un partenaire sexuel complètement apathique et tentait vainement de le rendre plus participatif. Elle repense à Pascal, le prof de maths, et essaye de se convaincre que la conclusion de leur dernière entrevue est juste un mauvais rêve, que ce qui s'est passé n'avait rien d'irréversible.

Claire se lève, enfle un short, un débardeur, et se rend dans la cuisine. Sa mère s'y trouve. Elle chantonne « Frou frou, frou frou » Claire lance un bonjour renfrogné. « Bonjour, Clarinette. Tu boudes ?

— Non, pas du tout. C'est juste que je suis dans le pâté. Quelle chaleur de merde.

— Claire !

— Pardon : *il fait une canicule infernale, mère !* Il est où, papa, il dort encore ?

— Il est allé à la boulangerie : il va ramener des croissants, le pain, peut-être des éclairs au chocolat et des mille-feuilles.

— Ouais, ouais, il essaye de faire le gentil pour se rattraper.

— Hein ? Se rattraper ? De quoi ?

— Maman, dit soudain Claire, très sérieuse.

— Oui ?

— Tu dois me dire la vérité : est-ce que papa te bat ?

— Quoi ?!

— Papa n'est pas alcoolique et violent, il ne te bat pas ?

— Mais, Claire, tu déraisonnes, qu'est-ce que c'est que ces idées ?!

— Lundi, j'avais oublié les clés de la boulangerie, je suis revenue à la maison en coup de vent et j'ai bien entendu tes « aïe aïe ».

Là, Monique, la maman de Claire, reste interdite quelques secondes puis elle pouffe de rire et essaye d'expliquer : « C'est un gros malentendu, Claire...

— Un gros malentendu ? Mon gros œil, ouais !

— Claire... Comment dire ça. D'abord, on fait ça quand la maison est vide et... On s'amuse à... On essayait un truc... C'était un truc entre nous... Ecoute, je ne vais pas te donner des détails, mais... Bon : on faisait un truc sexuel. Là. N'en parlons plus. »

Claire, estomaquée, commence à rougir. Elle est à la fois confuse et rassurée. Elle ne s'attendait pas à cette révélation. Alors, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Hubert, le père de Claire, arrive avec tout un tas d'empilettes faites à la boulangerie, lance un bonjour sonore et réclame : « Allez, hop, un bon café et ça sera un bon dimanche, pas vrai ? Le père Mourray est à l'église de Saint-Crin, ce dimanche, pas de messe aujourd'hui !

Claire le regarde soudain avec un amour filial sans bornes et lâche : « Mon papounet à moi ! Que je connais si mal ! »

La petite famille Duroy prend son petit déjeuner dans la joie et la bonne humeur.

\*\*\*

Dans l'heure qui suit, après avoir pris une bonne douche revigorante et rafraîchissante, Claire marche d'un pas décidé vers chez les frères Maury. Elle a mis un petit short en jean hyper moulant et un débardeur très très décolleté sans soutien-gorge. Elle porte des espadrilles. Elle arrive à destination et sonne à la porte. Pas de réponse. Elle avise le rideau du garage qui fait face à la maison des Maury et frappe dessus avec insistance. Une petite minute plus tard, le rideau de fer est relevé par un grand gaillard torse nu, portant un bermuda beige un peu sale. Claire lui fait un sourire radieux, lui dit « Bonjour, Mathias ! » et lui fait la bise, tout en appuyant sa main sur son torse viril. Elle commente : « T'es aussi baraqué que Martial, pourquoi tu fais pas de rugby toi aussi ?

— Pas le temps pour ces conneries. En plus, c'est un coup à se blesser. Tu viens voir Martial ? Mais tu sais qu'il a un match, justement.

— Non non, je viens pas voir Martial. Je venais te voir toi.

— Ah ouais ? Un souci mécanique ? »

Claire sourit. Elle n'a aucune raison particulière d'être là mais elle invente un prétexte.

« Heu, oui ! Tu peux me donner des exemples de pannes de scooter simples ?

— Des pannes de scooter simples ?! Heu, t'es rigolote, toi. C'est un peu comme si t'avais un gosse, que t'allais voir un pédiatre pour le gosse mais sans le gosse et que tu lui demandes « *Qu'est-ce qu'il y a comme maladies infantiles simples ?* » Sinon, t'as vu la caisse, un peu ? »

Il pointe du doigt une voiture de collection anglaise à la rutilante carrosserie rouge et à l'intérieur de cuir beige. Il s'enthousiasme : « C'est la caisse des Britanniques du village. Je vais leur faire la vidange. Putain, cette caisse, sans déconner. C'est une Morgan de 68. J'adore les jantes à rayons. La classe, cette bagnole. J'avais la même en miniature quand j'étais gosse. » A ce moment, le téléphone du garage sonne.



« Attends, Claire, me faut répondre. » Mathias se précipite vers un petit bureau ouvert et vitré et se saisit du téléphone. « Oui, bonjour, garage Maury... La voiture neuve, oui. Un retard de livraison ? Heu... Attendez... Monsieur... Alvarès, ah oui. Une mise en demeure ? Non, non mais monsieur Alvarès : je vous comprends, je me mets à votre place, vous êtes impatient d'avoir votre voiture neuve... Attendez. » Claire s'est postée juste derrière Mathias et lui a mis les mains aux fesses. Il s'est tourné, a mis une main sur le combiné du téléphone et lui dit en sourdine « Arrête tes conneries, Claire ! T'es joueuse mais j'ai un client remonté au téléphone, là. » Mathias reprend sa conversation avec son interlocuteur. « Oui, monsieur Alvarès ? Pardon, on en était où ? Oui, mais non, mais vous avez parfaitement le droit de nous envoyer une mise en demeure, là n'est pas la question. Mais attendez... Je m'approche de l'ordinateur... Dites-moi, votre achat date du... » Mathias pianote sur le clavier de son ordinateur de bureau et fait apparaître à l'écran ce qu'il cherche. Il poursuit : « Onze juin ! Onze juin, monsieur Alvarès ! Sans vouloir vous vexer, vous êtes trop impatient. On est dans les temps, là. Ecoutez, j'ai l'habitude, je peux vous dire sans grand risque de me tromper : on va l'avoir cette semaine, c'est sûr, entre lundi et vendredi. Mais oui, monsieur Alvarès. Soit vous venez au garage, soit je livre à votre domicile, comme vous voulez. Mais oui, monsieur Alvarès. Mais je comprends, je comprends, il n'y a pas de souci. Non... Non... Oui, monsieur Alvarès. Mais comptez sur moi. Dès qu'on aura votre Citroën Picasso, je vous téléphonerai. Aucun souci, monsieur Alvarès. Bon dimanche. Au revoir... Oui... Non, pas de souci. Au revoir ! » Mathias raccroche, vanné et prend Claire à témoin : « Ah putain, les clients, des fois ! Un dimanche, en plus, quoi ! Enfin... Ouais, on parlait de quoi ? »

Claire se presse tout contre Mathias et cherche à l'embrasser. Interloqué, il recule. Il lui demande : « Eh Claire, tu me fais quoi, là ? C'est un jeu ou quoi ? ! »

— J'ai une furieuse envie de toi, Mathias !

— Wouaouh ! Non mais tu me charries, c'est pas possible !

— Ah Non non, je suis très sérieuse, là j'ai super envie que tu m'embrasses.

— Sérieux ? !

— Sérieux !

— Wouaouh ! Ok ! »

Mathias, le grand musclé, est tout emprunté face à la délicieuse Claire : il commence à l'embrasser du bout des lèvres, puis l'enlace, et ils échangent alors un long baiser torride. Claire prend un peu de recul, le regarde et lui dit : « T'as envie, là ? »

— Tu parles que j'ai envie ! Depuis tes dix-sept ans, j'ai envie ! T'es roulé comme une bombe anatomique ! »

Claire enlève son petit haut et montre sa poitrine généreuse et élastique. Mathias se prend la tête dans les mains : « Wouaouh, la tuerie !!! Ces seins !!! Wouaouh ! » Claire prend les

choses en main : « On fait ça sur le bureau ? J'ai un préservatif. » Et elle commence à lui caresser le sexe. Mathias bande comme un âne et exulte : « C'est la folie !!! ».

\*\*\*

Une demi-heure plus tard, allongés, sur la moquette du petit bureau du garage, le couple reprend son souffle. Mathias, extatique, répète : « C'est la folie !!! » Claire lui demande : « Au fait, j'ai oublié de te demander si t'étais cardiaque !

— Je crois que t'as la réponse, là ! »

\*\*\*

Le soir venu, la petite famille des Duroy est de nouveau réunie. Monique, Hubert et Claire Duroy sont autour de la grande table du salon. Tout en mangeant, ils regardent les infos télé sur le grand écran posé au bout de la pièce sur une vieille commode en chêne. Claire demande : « Tu peux me repasser la salade ? Merci ! » Hubert commente l'actualité : « Eh voilà, Brexit ! C'est historique ! Ah, ces Britanniques, alors ! Ils se sont foutus à la porte de l'Union Européenne eux-mêmes ! Qu'est-ce qu'ils sont forts !

— Y a quoi, à la télé, ce soir ?

— Hou là là, moi, je vais pas faire long feu. Je suis fatiguée.

— Y a quoi, comme dessert ?

— Moi, je vais prendre du fromage... »

\*\*\*

#### (Episode 4)

En ce lundi matin, c'est sans grand enthousiasme que Claire reprend son travail de vendeuse à la boulangerie. Elle traîne une fatigue chronique, elle est agacée par la canicule et elle commence à se lasser un peu de ce travail qui l'amène chaque jour à dire bonjour et au revoir à plus de deux tiers des villageois. Quand elle a pris ce boulot pour se faire un petit pécule en vue de sa première rentrée universitaire à Granville, elle n'imaginait pas comme ce serait pénible de se priver de grandes vacances. Se lever tôt tous les jours. Plus de baignades et de bains de soleil. Plus de lectures de romans en rêvassant.

Elle vient de servir la discrète madame Abderrahim quand Mathias fait son entrée, tout sourire. Il va droit sur elle et tente de lui faire un petit bisou sur la bouche mais elle a un mouvement de recul.

« Qu'est-ce qu'il y a ?, questionne-t-il.

— Ce qui s'est passé entre nous hier doit rester secret. Je n'ai pas envie que les gens du village sachent qu'on est ensemble.

— Je te fais honte ? C'est le cambouis sous mes ongles et mes mains calleuses, c'est ça ?

— Mais non ! Je veux pas que les gens d'ici sachent, c'est tout. C'est pas leur affaire.

— Mais on est seuls, là.

— Oui, mais non, un client peut arriver n'importe quand et monsieur Boissière va mettre la musique d'un moment à l'autre.

— Bon... Ok. On en parle plus. Je vais te prendre un sandwich au thon pour ce midi. Heu, non, un jambon beurre, plutôt. Merci. Tiens, garde la monnaie. Et bon ben... Je peux t'envoyer un petit texto de temps en temps ou c'est de trop ?

— Pfff. Tu peux. Mais pas vingt non plus.

A ce moment, trois clients arrivent en même temps, le très poli monsieur Zeller, le peu loquace Gilles Costes et une inconnue, une grande jeune fille avec un chapeau noir à grands bords et des lunettes de soleil.

— Au revoir, Mathias, bonne journée. Monsieur Zeller, qu'est-ce que je vous sers ?

— Une baguette, s'il vous plaît. Et... Trois chocolaines.

— Voilà. Et avec ça ?

— Ça sera tout, merci.

— Deux quatre-vingt dix, s'il vous plaît.

— Tenez. Merci. Bonne journée.

— De même, au revoir.

Gilles Costes, pas très bien réveillé, est penché sur les sandwiches.

— Bonjour, qu'est-ce que je vous sers ?

— Heu... Deux croissants... et, heu...

Monsieur Boissière fait son entrée derrière le comptoir avec une cassette. Il dit bonjour à la clientèle, adresse un petit sourire à Claire et met la cassette dans le vieux poste des années quatre-vingt qu'il n'a jamais changé depuis qu'il a commencé dans la boulange et se tourne avec un sourire vers les clients pour voir si « sa » musique va leur plaire.

Pendant que Claire attend que Gilles fasse son choix, une petite voix reprend les paroles de la chanson qui s'élève du vieux poste radio-cassette. « *Say it ain't so, Joe, please, say it ain't so. That's not what I wanna hear, Joe and I got the right to know, Say it ain't so, Jo, please, say it ain't so...* »

Monsieur Boissière regarde la jeune cliente qui chantonne avec étonnement. Il l'apostrophe : « Ah, elle vous plaît, ma musique ! Vous connaissez les paroles ? Vous aimez, Murray Head ?

— Oui, j'aime bien tout ce qui est anglais ! » Répond la jeune fille au chapeau.

Claire a du mal à comprendre l'enthousiasme d'une fille de son âge pour un vieux morceau de musique du siècle dernier. Elle se concentre sur Gilles : « Deux croissants et ? »

— Oui, deux croissants et heu... Bon, juste deux croissants, merci. »

Claire sert Gilles puis écoute la conversation que le boulanger et la jeune cliente ont engagée. Monsieur Boissière n'a pas caché son admiration pour le bon goût de sa jeune cliente et développe : « Ah, les groupes anglais, les Beatles, les Yardbirds, j'adore ! Bon, après, c'est vieux...

— Si vous aimez les Byrds, dans le même genre et récent, vous avez les Temples.

— Ah, je connais pas. Les Temples, vous dites ?

— Mais si, vous connaissez, c'est sûr, vous avez forcément entendu à la radio, mais ça fait vieil album, on n'a pas l'impression que c'est nouveau. Ça fait vieux tube.

— Ah ouais ? Oh, moi, j'ai rien contre la nouveauté. Si vous avez des groupes à me conseiller...

— Oh, il y en a pleins, attendez, je réfléchis : Circa Waves, Blaenavon, Casual Sex... Je cale... David's Lyr aussi, et le chanteur Fyfe, c'est plutôt mélodieux, ce qu'il fait... Mais Temples, ça va vous plaire.

— Ah ben merci ! Vous savez quoi ? Vous allez me noter ça sur un bout de papier ! Claire, tu me passes un stylo, s'il te plaît ? » Monsieur Boissière tend un sac en papier où est imprimé un dessin de croissant, attrape le stylo passé par Claire, le relaye à la jeune cliente et s'enquiert : « Et vous êtes à l'hôtel du village ? »

— Je vous note tout ça. Je ne suis pas à l'hôtel, non, j'habite la maison à cent mètres en contrebas du bourg, avec ma mère.

— Ahhh, tu es la fille Delavigne ! Pardon, je passe au tutoiement, j'ai déjà vu ta mère deux ou trois fois. Tu peux me dire ton prénom ?

— Vanessa.

— Très joli prénom. Vanessa Delavigne. D'accord. Tu as quel âge ?

— Dix-neuf ans.

— Ah !!! Claire et toi avez exactement le même âge !

Claire, qui se sent un peu dépassée par la situation, essaye de participer à la conversation : « REM, c'est bien aussi.

— Ah oui, j'aime bien. Par contre c'est américain »

Vanessa, s'adressant de nouveau au boulanger, lui dit : « Tenez, voilà la liste.

— Merci. Ta mère, elle tient un magasin de prêt-à-porter à Granville, et toi, tu travailles avec elle ?

— Non, je fais des études d'anglais à Toulouse. Et j'ai fait quelques mois à Edinbourg avec le programme Erasmus.

— Ouh ! Ah, C'est drôlement bien, dis donc. Tu veux être prof d'anglais, après ?

— En fait, non. Je pense que je vais faire une formation en FLE.

— Une formation en quoi, tu dis ?

— En FLE. C'est l'acronyme de Français Langue Etrangère. Quand on est diplômé en FLE on peut enseigner le français aux étrangers, dans des écoles privées.

— Ahhh, d'accord. Eh bien, tu sais ce que tu vas faire de ta vie, bravo ! Mais je parle, je parle, dis-nous ce que tu voulais, on va te servir. Bon, en tout cas, merci pour la liste de groupes anglais. Attends, Claire, je vais servir la demoiselle moi-même.

Claire cède sa place devant la caisse enregistreuse et ne peut s'empêcher d'être un peu jalouse de cette Vanessa qui ne cesse de recevoir compliment sur compliment depuis cinq minutes. Elle se sent même un peu nulle, en comparaison. Ignorante, laborieuse, à la traîne. Elle a redoublé sa terminale, elle. Elle n'y connaît rien en musique, elle. Elle n'est pas encore étudiante, elle. Elle n'est jamais allée à Edimbourg, elle.

Un instant, Claire se sent au fond du trou.

Son portable vibre. C'est Mathias qui vient de lui envoyer un SMS : « Salut beauté. Bon courage au boulot. Gros bisous. » Le message de Mathias arrive à point nommé pour remonter un peu le moral de Claire. Un compliment est toujours bon à prendre.

\*\*\*

Dans l'après-midi de ce chaud lundi, l'abbé Mourray et son neveu se baladent sur le chemin qui longe le fleuve qui traverse Valence-sur-Soire. Ils entendent des éclats de voix joyeux qui proviennent de baigneurs. Le neveu de l'abbé Mourray s'arrête net et constate : « Ouille ouille ouille ! Tonton, t'as vu la tuerie aux seins nus, là ? Tu la connais ?

— Oui, c'est Vanessa Delavigne. C'est une nouvelle venue au village.

— La bombasse ! Eh, tonton, ça te choque pas qu'elle se baigne seins nus ?

— C'est naturel. Adam et Eve étaient nus, au paradis... Bon, tu veux le voir, notre pont médiéval, oui ou non ? Toi, ce ne sont pas les vieilles pierres qui t'intéressent le plus, à ce que je vois ! »

Après que le neveu de l'abbé Mourray s'est remis de ses émotions, ils poursuivent leur promenade.

\*\*\*

(Episode 5)

Quelques heures plus tard, le prêtre est revenu à ses devoirs. L'abbé Mourray est dans la sacristie. Il enfle une soutane. Le voilà prêt à s'occuper de ses fidèles. Il passe de la sacristie à l'intérieur de la petite église austère du village. Cette dernière est vide. Les vitraux aux couleurs primaires sont traversés par la forte lumière de ce jour ensoleillé. Ces effets de couleurs compensent un peu l'austérité des lieux. L'abbé Mourray se réjouit de la fraîcheur qui règne à l'intérieur de l'église. Il se dirige vers l'autel, allume un cierge et prononce ces paroles « Que ta lumière éclaire notre chemin à tous ». A ce moment, il entend la grande porte de l'église s'ouvrir. La silhouette qui se découpe en contrejour du plein soleil est celle de Claire Duroy. Elle se dirige à grand pas vers l'abbé Mourray et s'adresse à lui sur un ton respectueux. « Père Mourray, je voudrais me confesser, si vous voulez bien.

— Je suis à votre disposition... » A cet instant, l'improbable se produit : la porte de l'église est de nouveau poussée par une autre jeune personne. Il s'agit de Vanessa Delavigne. L'abbé Mourray, dirigiste, s'adresse de nouveau à Claire : « Allez vous asseoir dans le confessionnal, je vous rejoins. » Il se dirige vers la nouvelle venue et lui dit : « Vanessa, comment allez-vous ? Vous venez profiter de la fraîcheur de l'église ?

— Bonjour, abbé Mourray, oui et, heu, ma mère pensait que je devrais me confesser...

— Votre mère le pense. Mais vous, qu'en pensez-vous ?

— Euh, eh bien, oui, je pense aussi... Enfin, c'est véniel...

— Très bien, très bien. Je vous invite à prendre place sur un banc et à attendre un petit moment. Une autre personne est déjà dans le confessionnal. »

L'abbé Mourray va prendre place dans le confessionnal et s'adresse à Claire. « Je vous écoute, ma fille.

— Alors, mon père, en fait, j'ai deux choses à confesser : il y a un petit souci et un plus gros souci. Je commence par le petit souci. La nouvelle dans le village, là, je suis hyper jalouse d'elle.

— Ah !

— Oui : nous avons le même âge mais elle a déjà commencé ses études alors que j'ai à peine le bac, elle a déjà voyagé à l'étranger alors que j'ai jamais bougé de ce trou...

— Claire ! Chatiez votre langage. Nous vivons dans un joli petit village. C'est une chance.

— Oui, admettons. Je retire ce que je viens de dire. Valence-sur-Soire n'est pas un trou. Bon, enfin, j'ai jamais été plus loin que Granville. Je me sens tellement provinciale et ignorante par rapport à cette fille. Et en plus, elle est en vacances alors que moi je trime comme une conne en plein été.

— Claire !

— Pardon. Pfff. Je crève de jalousie. Qu'est-ce que j'aimerais être à la place de cette fille ! Bon, ça c'était le petit souci. Maintenant, il me faut vous parler du gros. J'ai d'abord pensé garder ça pour moi, mais c'est trop pesant.

— Vous avez raison. La parole est libératoire. Je vous écoute.

— Alors voilà : le motard qu'on a retrouvé mort dans un virage près du village, en fait, je pense que je suis responsable de sa mort.

— Comment ça ? Je ne comprends pas.

— Il était client à l'hôtel des Deux Coqs. Je lui ai monté des croissants dans sa chambre après mon travail. Il sortait de la salle de bains, il m'a reçue avec juste une serviette autour de la taille. Il avait des abdos incroyables. Il était super sexy. On a papoté ensemble. On parlait de la région, des trucs à visiter. Il n'arrêtait pas de me faire des compliments. J'ai littéralement fondue. Il s'est approché de moi, il m'a embrassée, je me suis laissée faire. Il m'a caressé les seins, je me suis laissée faire. Il m'a enlevé mon petit haut et il a continué de me caresser. J'étais toute mouillée.

— Hum.

— Il avait une grosse bosse sous sa serviette, à l'entrejambe. J'étais décidée à aller jusqu'au bout. J'ai caressé son sexe par-dessus la serviette. Là, il est devenu tout blanc et il a dit « Attends, petite, je vais me passer un peu d'eau sur la figure ». Il est allé dans la salle d'eau presque en vacillant. Puis j'ai entendu un bruit de choc. Je me souviens encore le bruit. C'est horrible. Je suis allée dans la salle de bains. Je ne comprends pas comment c'est arrivé mais il gisait au sol avec une flaque de sang qui se répandait au niveau de la tête.

— Ma pauvre Claire, quelle histoire !

— Je suis allée à la réception, prévenir Guy. Il a dit qu'un mort dans son établissement, ça allait être une catastrophe. Il a dit qu'il valait mieux faire croire à un accident de moto, que c'était une meilleure fin pour un motard que de se fendre le crâne sur un lavabo dans un hôtel suite à un évanouissement. Martial est venu aider à charger le corps du motard enveloppé dans une couverture dans le 4x4 de Guy. J'ai conduit la moto dans le virage devant le Mas, sur la route de Granville, Martial et Guy suivaient dans le 4x4. On a mis en scène un accident de moto et on a tous filé. Voilà, j'ai tout dit. Mon père, est-ce que je vais aller en enfer ?

— Heu... Hum... Heu... Attendez, je cherche mes mots.

— Je le savais : je vais brûler en enfer. Je ne pouvais pas faire pire : j'ai causé la mort de quelqu'un, j'ai menti, je suis une horrible personne !

— Claire, écoutez-moi. Vous n'avez peut-être pas pris les décisions les plus sensées, suite à ce malencontreux accident, certes, mais vous n'êtes pas responsable de ce qui est arrivé. Vous n'êtes vraisemblablement pas une criminelle, Claire. Par contre, vous jouez vraiment de malchance. Vous débordez de repentir, j'en suis sûr. Bien que tout ça soit effectivement plutôt grave, je vous absous. Dieu vous pardonne. Essayez d'oublier tout ça, Claire. Essayez

d'oublier. Vous avez envisagé de voir un psy ? Vous devriez. Pour votre bien. Allez en paix, Claire. Au revoir. A bientôt. »

Claire, émue mais partiellement soulagée de son fardeau par l'absolution consentie du prêtre, quitte le sombre confessionnal, passe la lourde porte de l'église et se retrouve de nouveau dans la pleine lumière de l'été.

L'abbé Mourray se relève, un peu secoué. Il fait quelques pas vers Vanessa pour attirer son attention et lui fait signe de le rejoindre à son tour dans le confessionnal. Il se rassoit. Il entend la jeune fille qui s'installe à côté et lui dit : « Je vous écoute, ma fille.

— Voilà, je... J'ai... Je...

— Parlez sans crainte, ma fille.

— J'ai tendance à... voler des petites choses. Quand je vois quelque chose qui me plaît, ça me fait envie, et parfois, je cède à la tentation et je le prends en cachette. Par exemple, ma mère et moi sommes allées au vide-grenier d'un village près d'ici, dont je ne me souviens plus le nom, et j'ai vu des vieilles cuillères en argent toutes noircies mais jolies quand même. Ma mère parlait tricot avec la personne qui avait l'étal. J'ai glissé une cuillère en argent dans mon sac à main. Je n'ai pas pu m'empêcher. Le pire, c'est que j'avais sans doute de quoi la payer mais je n'ai pas demandé le prix, j'ai volé la cuillère. En rentrant, je l'ai nettoyée avec du Miror et je m'extasiais sur cette cuillère comme si c'était un trésor de pirate...

— Moui, oui, commente l'abbé, le sourire aux lèvres.

— J'ai aussi volé une cassette du groupe *The Police* qui traînait sur le comptoir de la boulangerie. C'est d'autant plus ridicule que je n'ai même pas de lecteur cassette pour l'écouter...

— Moui, oui...

— Je ne sais plus quoi dire. J'ai honte.

— C'est tout ? Ce n'est pas bien grave, ma fille. Ce n'est vraiment pas bien grave. Vous avez une petite tendance à la copocléphilie, ce n'est rien...

— Heu, kleptomanie, vous voulez dire, non ?

— Oui, kleptomanie, c'est ce que j'ai dit, non ? Ce n'est rien, ma fille. Ce n'est rien du tout. Ne vous faites pas de bile pour ça. Je vous absous de cette minuscule faute. Au revoir, ma fille. »

Vanessa prend congé du prêtre, elle quitte l'église. Dehors, le soleil est encore haut et il fait une chaleur épouvantable. Elle repense à la petite boulangère qu'elle croise si souvent dans le village. Elle est allée à confesse surtout pour faire plaisir à sa mère. C'est vrai, qu'elle est un peu kleptomane, elle n'a pas menti. Par contre, il était tout à fait hors de question de confesser au curé qu'elle éprouve une forte attirance pour la petite boulangère, Claire. Elle ressent



soudain une montée de désir en pensant un instant comme ce serait bon de se presser poitrine contre poitrine avec cette Claire et de l'embrasser sur la bouche avec avidité. Elle en rougit.

\*\*\*

(Episode 6)

C'est mardi. Valence-sur-Soire connaît un de ces après-midis accablants de chaleur qui maintiennent la plupart des gens cloîtrés dans la relative fraîcheur de leur maisonnée. Claire est au travail à la boulangerie. Elle profite d'un moment de calme pour se placer juste devant le petit ventilateur. Elle continue de crever de chaud et peste : « J'en ai marre, mais marre ! »

Monsieur Boissière, le boulanger, passe la tête par la porte du fond et sourit à Claire. Elle se justifie immédiatement : « Pardon, je vous suis reconnaissante de m'avoir donné ce travail. Mais j'ai tellement chaud. Je vais en crever ! D'ailleurs, je voudrais être morte et au fond d'une tombe ! Pour ne plus avoir à supporter cette canicule.

— Tu dis ça parce que tu es énervée », lui rétorque monsieur Boissière.

De là où elle est, Claire voit la place du village. Deux personnes la traversent, se dirigeant toutes deux vers la boulangerie. Il s'agit de Mathias et de madame Abderrahim.

Mathias rentre dans la boulangerie le premier et s'adresse tout sourire à Claire : « Salut beauté. On peut parler ?

— Salut Mathias. Oui, heu, déjà, tu serais gentil de te calmer sur les SMS. Ok ? »

Madame Abderrahim est entrée à petits pas et attend son tour. Claire passe derrière la caisse et s'adresse à elle : « Bonjour, madame, qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Une baguette, s'il vous plaît, mademoiselle.

— Voilà, et avec ça ?

— Ce sera tout, mademoiselle, vous êtes gentille. Gardez la monnaie. Au revoir, bonne journée.

— Au revoir, bonne journée madame. »

Claire a noté le regard hostile que Mathias a porté sur madame Abderrahim. Elle lui dit : « Elle est gentille, cette dame, tu ne trouves pas ?

— Ouais... madame « Pas d'amalgame » ...

— Quoi ?!

— Elle a déjà dû pondre une bonne dizaine de terroristes en puissance... »

Claire reste interdite. Elle regarde Mathias avec des gros yeux. Elle lui balance finalement : « Bon... Tu sais quoi ? On va faire un *break*. Non, en fait, on arrête les frais. Tu m'oublies, ok ? Je regrette d'avoir couché avec toi. Toi et moi, ça va pas le faire.

— Pourquoi ?

— Tu oses demander pourquoi ?! Mais j'ai pas envie de sortir avec un con de raciste. Et t'es un trop mauvais coup, en plus. Allez, tchao. Dégage.

— T'es super méchante, en fait. La beauté passe, la bonté reste.

— C'est quoi le message ?

— Je me comprends.

— C'est ça. Casse-toi.

Mathias sort de la boulangerie complètement dépité.

Claire se replace devant le ventilateur et essaye de faire de longues et profondes respirations pour se calmer. Dehors, un vrombissement de moteur attire son attention. Un motard est arrivé sur la place du village. Il cale sa moto sur sa béquille entre le monument aux morts et la fontaine, retire son casque, se penche vers la fontaine et se désaltère. Ses cheveux sont d'un beau roux. Claire adore les roux. Ça la fait fantasmer. Le motard regarde autour de lui et avise la boulangerie. Il en prend la direction d'un pas décidé. Claire retourne derrière le comptoir et se prépare à recevoir l'étranger aussi cordialement que possible. Le motard franchit le seuil de la boulangerie, il adresse un sourire à Claire et dit : « Bonjour... Je peux vous poser une question ?

— Bonjour. Oui, oui.

— Est-ce que vous pourriez m'indiquer la route pour aller chez Vanessa Delavigne ?

— Oui. Hem... Vous prenez la rue des pénitents, qui part de cette place où vous êtes, c'est celle qui est nouvellement pavée, et au bout, vous avez un chemin qui part à droite. Vous prenez ce chemin et vous arriverez à une grande maison au crépi refait et à la toiture neuve. C'est là.

— Ok. Super. Merci. Et... Vous avez des M&M's ? »

\*\*\*

Quelques minutes plus tard, le rouquin à la moto est devant chez les Delavigne. Il cale sa moto, il enlève de nouveau son casque, il monte un escalier, il frappe à la porte. Trente secondes plus tard, Vanessa lui ouvre et l'accueille chaleureusement : « Olivier, super ! Tu as trouvé facilement ? Entre, entre ! »

Ils s'installent au salon, dans la pénombre ; tous les stores sont baissés. Il fait bon.

Olivier s'assoit dans le confortable canapé et dit : « Chouette baraque ! Vous avez la clim, non ? Ce n'est pas de trop ! Tu veux des M&M's ? Non ? T'as de l'eau fraîche, s'il te plaît ? Avec des glaçons, si t'en as... »

Vanessa fait un tour au frigo et revient avec deux grands verres d'eau remplis de glaçons et une bouteille d'eau minérale glacée. Elle s'installe dans un fauteuil, en face de son ami Olivier et ils commencent à papoter. A un moment, il la regarde attentivement et il lui dit : « Je suis toujours amoureux de toi, tu sais ? » Vanessa sourit. Il insiste : « Peut-être que je pourrais réaliser tes fantasmes ? » Vanessa s'esclaffe et lui répond : « Alors, là, ça va être dur, parce que pour ça, il faudrait que tu sois la petite boulangère du village... »

— Tu es attirée par les filles, maintenant ?!

— Celle-là, oui.

— Je l'ai vue, ta petite boulangère. C'est à elle que j'ai demandé ma route pour venir chez toi. C'est vrai qu'elle est mignonne. C'est une très belle petite brune. Oh là là, je l'imagine avec toi, la belle grande blonde aux cheveux de paille et à la peau de lait. Rien que d'y penser, ça me donne des idées coquines. Et tu l'as déjà draguée, cette fille ?

— Tu sais bien que je suis timide.

— Tu veux pas l'inviter chez toi et lui sauter dessus ?

— Ça va être dur. On se connaît encore que de vue.

— Il te faut aller lui parler. Faire connaissance. Ça peut prendre du temps comme aller très vite, t'en sais rien. Si ça se trouve, elle est *open* ! Tu n'as pas une bonne raison d'aller la voir à la boulangerie, là ?

— Hum... A la boulangerie, ils ont des cornets de glace. Si tu m'y amènes, d'un coup de moto...

— Eh ben voilà. Tu vas chercher des glaces et tu en profites pour lui parler, à ta petite boulangère. Tu as tout l'été pour la conquérir mais il faut t'y mettre. C'est parti !

\*\*\*

Vanessa entre dans la boulangerie. Elle est toute rouge. Dehors, son ami Olivier l'attend sur sa moto à l'arrêt. Claire est encore campée devant le ventilateur. Elle entame la conversation : « Bonjour. Vous avez chaud ? »

— Huh, répond Claire, si j'avais juste chaud, ce serait rien. Non, c'est bien pire. Je me liquéfie sur place.

— Hi hi ! Heu, on a le même âge, non ? Ça t'embête si je te tutoie ?

— Non, non. Qu'est-ce qu'il te faut ?

— J'étais venue chercher des glaces. Tu as des cornets au chocolat ?

— Oui.

— Je vais t'en prendre dix. Ça me fera un stock. Et...

— Oui ?

— Si tu veux, viens chez moi après ton travail. On a la clim à la maison. On pourra manger les glaces ensemble. On fera connaissance ?

— Avec plaisir ! Je finis à dix-sept heures.

— Tu voudras qu'Olivier passe te prendre ?

— Non, non, je viendrai à pied, c'est pas bien loin d'ici, chez toi. Merci de m'inviter !

— Super. A tout à l'heure, alors ! »

Tout le temps que Vanessa s'est adressée à Claire, elle rougissait comme jamais. Elle ressort de la boulangerie aux anges. Elle est parvenue à inviter Claire chez elle. Le premier pas est fait. Elle monte sur la moto et s'accroche à Olivier. Un sac isotherme plein de glaces pend à son bras.

De son côté, Claire a remarqué que Vanessa rougissait. Son interprétation est que cette fille est finalement gentille, timide, pas hautaine du tout et qu'elle a fait un effort considérable pour socialiser. Elle a trouvé ça mignon. Pourquoi était-elle jalouse de Vanessa, déjà ? Oh, même pas la peine d'y réfléchir. Elle se campe de nouveau devant le ventilateur et regarde l'heure sur la grande pendule murale. Il lui tarde de finir sa journée de travail. Elle le trouve craquant, l'ami de Vanessa.

\*\*\*

Peu après dix-sept heures, Claire a pris congé du boulanger. Elle a cheminé jusque chez Vanessa. La voilà à sa porte. Elle sonne. Le petit *ding dong* de la sonnette est rigolo. Vanessa vient l'accueillir. Elle la fait entrer dans un salon d'une fraîcheur délicieuse. Olivier est là. Ils s'asseyent tous confortablement devant des boissons fraîches. Ils parlent un moment de qui fait quoi dans la vie, de leur avenir... Ils mangent des glaces. Vanessa a fomenté un stratagème audacieux pour émoustiller Claire. Sa mère s'est absentée pour la journée et elle dispose de la maison pour elle seule. Elle propose : « Claire, tu peux manger avec nous. Qui veut un apéro ? Et si on se regardait un petit film sympa. Ça vous dit ? *Dans la peau de John Malkovich* » Elle sait qu'à un moment, dans ce film, il y a une scène cocasse où un couple essaye de séduire une femme...

Une petite heure plus tard, après un repas froid léger, ils sont tous trois assis sur le long canapé face à un grand écran, visionnant leur film. Claire est au milieu, entre Olivier et Vanessa. Claire a remarqué que Vanessa est de nouveau toute rouge. Plus rouge qu'Olivier le rouquin. Ce rouquin lui plaît bien et il est plutôt aimable. Vanessa aussi s'est révélée sympa. Elle regarde Olivier et lui sourit. Il lui sourit aussi et passe un bras autour de ses épaules. « On est bien, là, hein ? », dit-il.

Claire est en train de fondre pour ce gars. Soudain, elle sent une main sur sa cuisse. C'est la main de Vanessa. Elle regarde Vanessa, les yeux écarquillés. Vanessa se penche vers elle pour l'embrasser. Elle a un moment de recul. Elle demande « Tu... Tu allais m'embrasser ? »

Vanessa est confuse, elle répond : « Je suis désolée. » Claire réfléchit peu mais bien et ajoute : « Ok ! » Vanessa la regarde, un peu perdue. « Ok, reedit Claire, je veux bien essayer. Ça peut être sympa. J'ai jamais fait ça, je veux bien essayer. » Elle prend l'initiative et commence à embrasser Vanessa. Olivier se lève et dit « Oh, les filles, je suis super tendu, là. Vous allez me rendre dingue ! » Après un baiser langoureux à Vanessa, Claire regarde alternativement Olivier et Vanessa et demande : « Elle est où la chambre ? ». Vanessa prend Claire par une main et l'entraîne dans sa chambre. Olivier suit les deux filles, très excité.

Un moment après, Claire, Vanessa et Olivier se sont dénudés. Après de chaudes étreintes, Claire s'est allongée sur Vanessa et n'a cessé de se presser contre elle et de lui caresser le sexe et les seins. C'est torride. Olivier, voyant que Claire n'était pas rétive, a décidé de saisir l'occasion pour la prendre en levrette. Tellement excité par la situation, il annonce assez rapidement : « Ahhh ! C'est trop bon, c'est trop bon. Ahhh, j'en peux plus. Ahhh, je craque ! » Il file à la salle de bains jeter son préservatif. Il revient. Les deux filles sont tellement collées l'une à l'autre qu'elles pourraient fusionner. Elles gémissent toutes deux de plaisir. Olivier les laisse. Il va prendre une douche. Quand il sort de la douche, Claire et Vanessa se glissent à sa suite sous la douche, en première intention pour se laver mais très vite elles se caressent de nouveau et retournent à l'extase. Olivier est dépassé par les événements. Il prend une serviette, se sèche, enfle un caleçon et retourne boire un apéro au salon.

A ce moment, la mère de Vanessa entre et lui dit : « Bonsoir jeune homme. Qu'est-ce que vous faites en caleçon dans mon salon ? Vous êtes le petit ami de Vanessa, je présume ? »

\*\*\*

### (Episode 7)

L'été est passé. Le mois de septembre est là. Les températures ont baissé et Claire, qui déteste l'été, s'en réjouit. La voici très loin de Valence-sur-Soire. Elle est à Toulouse. Elle est assise sur un banc du parc Compans Caffarelli et médite. Elle réalise qu'elle a sans doute passé l'été le plus chaud de sa courte vie. Chaud non parce qu'il était caniculaire mais parce qu'elle a eu durant ces dernières semaines de formidables orgasmes. Olivier s'est nettement amélioré, dans les derniers temps, et Vanessa est tellement troublante... Elle envisageait de faire des études à Granville et puis, suite à de nombreuses discussions avec Vanessa, elle a décidé de faire ses études à Toulouse, comme elle. Vanessa lui a dit comme cette ville était accueillante pour les étudiants : pleine de jeunes, festive, chaleureuse. Claire vient de se trouver un logement dans la ville rose, il ne lui manque plus qu'à fournir au propriétaire la caution de ses parents. Elle s'est inscrite en Lettres Modernes à l'Université de Toulouse – Jean Jaurès. Vanessa et elle auront tout le loisir de se revoir. Elles sont dans la même université. Cependant, Claire envisage leur relation plus comme une expérience récréative. Elle n'a pas tourné le dos aux garçons, loin de là. Elle a une pensée affectueuse pour ses parents, son petit

village, ses habitants, son curé, l'abbé Mourray... Son éducation religieuse lui semble un carcan que ses expériences récentes ont brisé. Peut-elle à la fois continuer de pratiquer sa religion et avoir une sexualité épanouie ? Elle en doute...

A quelques centaines de bornes de là, les Valence-sur-Soirins font leur vie. Martial le bestial continue d'impressionner son monde sur les terrains de rugby. Son frère Mathias est au garage, toujours les mains dans le cambouis et un peu mélancolique ; il aurait bien aimé que ça dure avec Claire. Monsieur Alvarès roule à tombeau ouvert sur les routes environnantes dans sa Citroën Picasso toute neuve. Des touristes continuent d'affluer à l'hôtel de Guy ; beaucoup sont des motards qui ont connu « l'accidenté du virage » et viennent déposer des fleurs. Les Britanniques installés dans le village envisagent de faire entourer leur piscine d'un joli parquet de bois et en discutent avec le spécialiste du bois du village, monsieur Hubert Duroy, le papa de Claire. Madame Duroy chantonne en préparant un cake aux olives. Le patron du Grillon, le bar du village, écoute, atterré, la dispute de deux de ses habitués, Gilles et Renaud. Patrick Domergue, le maçon, chôme enfin un peu et envisage de prendre quelques jours de vacances en Espagne. Monsieur Demogeot recherche activement un médecin qui voudrait bien reprendre le flambeau à sa place. Madame Abderrahim téléphone à son fils, lui demande s'il se porte bien et lui parle de tous ces malheurs qui s'abattent sur le monde.

Et l'abbé Mourray ? Son neveu lui a dit au revoir, ses vacances se terminaient. Il est de nouveau seul au presbytère, qu'il habite tout le long de l'année. Une silhouette féminine s'approche discrètement de sa porte. La femme frappe, pas trop fort, selon un code convenu entre eux. Il ouvre à la femme, qui se glisse subrepticement chez lui. Quelques minutes plus tard, si un curieux était passé par là, il aurait pu entendre une femme crier de plaisir dans le presbytère, ce qui n'est pas très catholique.

La soirée est avancée quand l'abbé Mourray s'installe devant son ordinateur. Il a partagé un repas frugal avec sa maîtresse, qui n'est autre que madame Delavigne, la mère de Vanessa. L'abbé Mourray lui dit : « Eh, oui, le mariage pour les prêtres n'est pas pour demain, c'est bien dommage qu'on en soit réduit à se cacher. Hein, mon amoureuse ? Enfin, comme je vis dans le péché, je suis d'autant plus compréhensif avec les autres... L'émission de Maurice va commencer. Tu restes l'écouter avec moi ou tu rentres chez toi ? Tu préfères rentrer ? Ah, tu ne sais pas ce que tu manques ! Bisous ! A bientôt, mon amoureuse. »

Il est vingt-et-une heures. L'abbé Mourray se cale dans un bon fauteuil tandis qu'une voix grave commence à se faire entendre depuis une *webradio*. L'abbé Mourray va-t-il téléphoner à Maurice Radio Libre, ce soir ? Sous une fausse identité, peut-être. Il a soudain envie de se préparer un chocolat chaud.

FIN